

170, BOULEVARD DU MONTPARNASSE
75014 PARIS - FRANCE
TÉL. 320.36.20

C. C. P. 1248-74 N PARIS

D 483 NICARAGUA: TEMOIGNAGES SUR L'ECRASEMENT DE L'INSURRECTION

Durant la quinzaine de jours d'affrontements armés entre le Front sandiniste de libération nationale et la Garde nationale du général Somoza, en septembre 1978, c'est la population civile qui a le plus souffert (cf. DIAL D 483).

On trouvera ci-dessous:

- 1) le témoignage de deux adolescentes qui ont assisté au massacre de vingt-deux jeunes de leur quartier, dans la ville de León;
- 2) le texte de la conversation radio entre le colonel Corrales, de la Garde nationale, et Anastasio Somoza Portocarrero, dit "Tacho", fils du président de la République et commandant des forces spéciales de la Garde nationale. Cette conversation a eu lieu après le mitraillage d'une camionnette de la Croix-Rouge au moment de la reprise de León par les soldats de la Garde nationale. Ce texte pourrait s'intituler "Comment se fabrique la version officielle d'un fait gênant".

(Note DIAL)

1- LE MASSACRE DE 22 JEUNES PAR LA GARDE NATIONALE DANS LA VILLE DE LEÓN
(15 septembre 1978)

Les gens pauvres du nouveau quartier de Guadalupe se rappelleront toujours de l'horreur de ce vendredi à midi.

Près de la route de contournement une fosse commune a été creusée pour enterrer vingt-deux jeunes gens du quartier. Ce jour-là, les gens racontent que les soldats de la Garde nationale ont envahi les rues en criant qu'ils allaient vider le quartier car ils avaient ordre d'y mettre le feu. Le secouriste de la Croix-Rouge, S..., habite là. Habillé d'un gilet portant la croix rouge et porteur d'un drapeau avec une même croix, il entreprend d'assurer la protection des gens qui évacuent le quartier. "J'ai réussi, raconte-t-il, à faire sortir un groupe de dix personnes dans la rue. Après il en est venu des files d'autres qui portaient des valises dans lesquelles ils avaient entassé ce qu'ils avaient pu prendre chez eux. La Garde nationale nous a fouillé minutieusement et m'a ordonné de partir avec mon groupe. Les autres personnes ont été retenues. Je ne sais pas ce qu'il leur est arrivé."

Mais il y a deux adolescentes qui savent ce qui s'est passé car elles ont vu. Leur récit a glacé d'épouvante les quatre journalistes présents.

"Il paraît que les soldats ont trouvé un revolver sur un jeune du quartier. Alors ils ont arrêté de fouiller les gens. Ils ont laissé passer les femmes, les personnes âgées et les enfants. Les jeunes ils les faisaient s'étendre par terre. "Fils de putain! criait un soldat, vous allez laisser les barricades et vous mettre à travailler!" Nous, on est resté tout près parce qu'on avait trois frères étendus par terre. Quand les gens ont été partis, les soldats ont fait agenouiller les hommes sur deux files. Un soldat nous a ordonné de nous

"tourner de l'autre côté et aussitôt les coups de feu ont éclaté. Des milliers de balles, peut-être. On a tourné la tête et on n'a pu voir qu'un seul soldat en train de tirer avec sa mitrailleuse sur les gens qui se tordaient par terre. C'est alors que deux soldats nous ont saisis et nous ont bouché les yeux avec leurs mains. Après ils nous ont laissé regarder. Après ils sont passés sur les gens avec un tracteur. Les corps ont été cassés par le tracteur. Ils ont ratroupé les restes, ils les ont arrosés d'essence et ils y ont mis le feu. Pendant que le feu brûlait, deux soldats se sont encore approchés de nous; ils avaient l'air un peu préoccupés: "Foutez le camp d'ici! Et gare à vous si vous parlez!" nous a dit un soldat. Un seul des tués n'était pas jeune: Hilario Martínez Ramírez, de 50 ans."

Un vieux du quartier a établi la liste complète des gens massacrés ce jour-là. Il a réussi à avoir tous les détails en parlant avec les familles des victimes, avec leurs voisins ou leurs amis. Il convient de noter que la majorité des victimes vivaient dans la même rue, connue dans le quartier comme "El Callejón". Quelques-uns seulement vivaient à l'ouest, au nord ou au sud, mais c'étaient tous des amis qui se connaissaient bien.

- La liste de ceux qui ne reviendront jamais plus à El Callejón est celle-ci:
- Carlos et Gonzalo Hernández, de 20 et 30 ans respectivement;
 - Miguel Centeno, 32 ans, chauffeur de "Calasanz";
 - Julio, Flavio et Clemente Paiz Barrera, de 27, 18 et 23 ans;
 - Pedro Vargas Alvarez, 20 ans;
 - Luis Alberto Martínez Alvarado, 24 ans, et son père, Hilario Martínez Ramírez, 50 ans;
 - Julio Lezama Alvarez, 30 ans, comptable du Club Social;
 - Salvador et Pedro Vélchez Poveda, 23 et 17 ans;
 - Ernesto et Gonzalo Luna Ruiz, 27 et 26 ans;
 - Porfirio Paiz Altamirano, 25 ans;
 - Victor Torres Pineda, 19 ans;
 - Pedro Roger Padilla, 21 ans;
 - Luis Vargas Parajón, mécanicien, 23 ans;
 - Róger González Bermudez, 25 ans, gérant de ventes;
 - Jesús Padilla Reyes, 19 ans;
 - Julio Paiz, 25 ans;
 - Manuel Coca Salazar, 20 ans.

2- CONVERSATION-RADIO ENTRE LE COMMANDANT SOMOZA ET LE COLONEL CORRALES APRES UN INCIDENT AVEC LA CROIX-ROUGE

Colonel Corrales - Oh! Tacho (1), mes félicitations!
Commandant Somoza - Pourquoi?
C.- Pour tout ce qui se passe en ce moment, bien sûr.
S.- On avance.
C.- Dis-moi: c'est dur, pas vrai?
S.- Comment?
C.- C'est dur, je dis.
S.- Très dur.
C.- Oui. Ils ont blessé un officier?
S.- Ils me l'ont tué.
C.- Hein, de quoi?
S.- Ils me l'ont tué.
C.- Qui ça?
S.- Melendez.

C.- Melendez? I'm sorry.
S.- Si, mon vieux, un officier. Et cinq blessés, mais pas graves.
C.- Je ne savais pas, mon vieux. Tu en as parlé à ton père?
S.- Oui, je lui ai dit. Ils doivent déjà être à l'hôpital.
C.- Ecoute, je t'appelle parce qu'il y a un os. Et je voudrais savoir ce qui s'est passé pour savoir ce que je dois inventer.
S.- Oh! quel os?
C.- Un hélicoptère a attaqué une camionnette de la Croix-Rouge alors que j'avais fait avertir ton commandement qu'elle allait passer. Elle est arrivée et elle a dit qu'à cause d'une opération elle n'avait pas pu passer. Alors elle est repartie pour Managua avec un convoi qui allait en partie à León et en partie à Chinandega. C'est quand elle repartait qu'un hélicoptère l'a attaquée et il a tué deux de ceux qui se trouvaient dans la camionnette de la Croix-Rouge. On ne t'avait pas informé de ça?
S.- Ce qu'on nous a dit c'est que l'ambulance des pompiers n° 13 elle avait été volée par ces gens-là.
C.- Bien sûr que oui! Mais cette ambulance-ci c'était pas la 13 ni une autre. J'ai été voir la camionnette, Tacho, une camionnette avec une caisse arrière, celle de la Croix-Rouge.
S.- Ce qui s'est passé c'est que nos gens venaient de León, ils venaient de Managua. Compris?
C.- Oui.
S.- Alors, comme on avait entendu parler de cette histoire d'ambulance qui allait sur Managua, quand ils ont vu passer les deux véhicules ensemble, ils ont ouvert le feu. Ils n'ont pas eu l'ambulance, ils ont eu la camionnette.
C.- Mais j'avais averti de son passage, Tacho!
S.- Je n'étais pas au courant.
C.- Ah, écoute! J'ai appelé Riviera personnellement et je lui ai dit: Informez le commandant Somoza qu'il faut avertir les commandos. Les commandos sont allés à l'entrée de León sans problème. Tacho?
S.- J'écoute. De là, je les ai renvoyés.
C.- Exact. C'est-à-dire que tout le monde était au courant. J'ai informé le capitaine Riviera pour qu'il transmette à vous autres que ces gens-là allaient passer, pour qu'il avertisse les commandos que le convoi était autorisé à circuler.
S.- C'est pas les commandos qui ont tiré, ceux qui ont tiré c'est...(inaudible)
C.- Non. Je sais. Mais maintenant je veux savoir ce qui s'est passé, pourquoi ils ont tiré. Il faut dire que les autres m'ont appelé: ils veulent savoir. Me voilà dans une sale affaire de putain de merde!
S.- Réponds-leur tout simplement qu'à León... tu m'entends?
C.- Oui.
S.- ...ils avaient volé une ambulance...
C.- Oui.
S.- ...que tu as reçu un rapport sur le vol de l'ambulance des pompiers...
C.- Bien.
S.- ...et qu'alors, quand l'ambulance des pompiers roulait en direction de Managua, la patrouille qui venait l'a épinglée. Tu m'as compris?
C.- Putain de merde! ...Allo! (Interruption.)
S.- Allo!... Alors, quand ils ont vu passer l'ambulance...
C.- Bon. Ce que je vais dire c'est que la patrouille n'a pas pensé que ces gens-là retourneraient si vite.
S.- Et que la patrouille ne savait pas qui ils étaient, alors que le commandement de León avait informé qu'une ambulance avait été volée et qu'elle était aux mains d'un groupe de guérilleros.
C.- All right!

S.- Compris?
C.- OK!
S.- Après que la patrouille ait localisé l'ambulance qui arrivait, allo... comme les deux véhicules roulaient ensemble, alors les soldats ont épinglé celui de derrière.
C.- OK!
S.- Compris? Dis que l'ambulance avait été volée avec deux cadavres de militaires, que León en avait informé par radio, message capté par la patrouille qui revenait.
C.- Oui.
S.- Et alors, grâce à Dieu, ils n'ont pas tiré sur l'ambulance, mais la camionnette qui suivait ils l'ont épinglée. Compris?
C.- Oui.
S.- Donc personne n'a été tué dans l'ambulance.
C.- Non, mais il y a eu deux tués dans la camionnette de la Croix-Rouge.
S.- Exact. C'est pour ça que l'ambulance est passée. Quand les soldats l'ont vu passer ils ont dit: bon, ça va! Alors la tête du convoi a tiré sur la voiture de derrière. C'est la camionnette-ambulance qui a pris. Compris?
C.- Parfait.
S.- C'est la patrouille qui a tiré.
C.- All right!
S.- C'est pas les hélicoptères qui ont attaqué. C'est le commandement de León qui a averti par radio qu'une ambulance avait été volée. Elle était bleue la camionnette?
C.- Oui, elle était bleue.
S.- OK! parce qu'on a aussi annoncé qu'une camionnette bleue faisait du transport de guérilleros. Compris? Maintenant je sais que c'était une camionnette Datsun bleue.
C.- Oui.
S.- Datsun ou pas, c'est pas ça qui intéresse ces gens-là. Ce qui les intéresse c'est l'histoire d'ambulance.
C.- Exact.
S.- Pour eux, deux et deux font quatre, et le reste suit.
C.- C'est bon. Maintenant je vais convoquer ce monsieur, un certain Shibley.
S.- Dis-leur que je regrette beaucoup, ou plutôt ne dis rien du tout, pas vrai?
C.- Non, pas moi. Je n'ai pas à leur dire qui tu es. Je vais leur dire que j'ai parlé avec le commandant des opérations.
S.- Parfait. Dis-leur que le commandement de León a lancé la nouvelle par radio.
C.- OK!
S.- Qu'il y avait une camionnette bleue et une ambulance.
C.- C'est que depuis que ça s'est passé, ils me cassent les pieds. Alors je leur ai dit: "Comprenez-moi. Je ne peux pas interrompre le réseau radio alors que tout le monde est en train de combattre, je ne peux pas interrompre pour demander des explications. Je vous promets d'ouvrir une enquête et de vous dire exactement ce qui s'est passé. Vous pouvez être absolument sûrs qu'il a dû se passer quelque chose de très étrange pour que cela ait pu se produire. Vous ne pensez pas?"
S.- Non, nous avons déjà rétabli les ponts avec la Croix-Rouge. Dis-leur que les guérilleros s'entêtent à utiliser des ambulances de la Croix-Rouge.
C.- OK! Parfait!
S.- Tu m'as bien reçu?
C.- All right, Tacho! Bonne chance. Fais gaffe! Modère-toi par là-bas. Compris?
S.- T'en fais pas, aujourd'hui j'ai vu passer une traçante de près.

C.- Bon, ne fais pas l'imbécile.
S.- OK!
C.- Ecoute!
S.- Oh!
C.- Je regrette beaucoup pour Blessing.
S.- Oui, mon gars.
C.- Fais attention et repose-toi.
S.- Les gars commencent à se reposer.
C.- Maintenant, écoute! On envoie les roquettes et le reste à Chinandega?
D'accord?
S.- Qu'est-ce qui s'est passé?
C.- Ils étaient dans la partie Nord, exactement entre le pont qui mène à El Viejo et l'aéroport El Picacho. On y a envoyé des renforts mais on n'a pas pu entrer. Comme les guérilleros avaient déclenché une violente attaque contre les commandos, ceux-ci ont demandé de nouveaux renforts. On n'en avait pas. Alors j'ai dit à Porras: demandons les avions!
S.- Saloperie! Ici, crois-moi, on leur a mis une sauce de putain de merde!
C.- Alors on a eu les avions et on leur en a mis pendant près de deux heures, à la 11,47, à la mitrailleuse, et avec deux ... (inaudible). On a mis le paquet.
S.- On dirait qu'ils se sont calmés à Chinandega.
C.- Ils ont la frousse au moins. Il y avait un tas de gens qui s'enfuyaient vers ... (inaudible). Après ils se sont installés dans le stade et on leur en a mis aussi un bon coup.
S.- On y va aussi demain. Aujourd'hui on a fait notre entrée.
C.- Fais gaffe, je te répète. Il y a encore des gens là-bas, Tacho, encore pas mal.
S.- Je sais. T'en fais pas, on se méfie.
C.- Tacho, Blessing il avait un gilet pare-balles ou il en avait pas?
S.- J'en sais rien. Je sais qu'il a été touché à la tête.
C.- Ah, putain!
S.- Alors, fais gaffe!
C.- Bien sûr, vieux frère! Faites gaffe vous aussi!
S.- Ecoute, dis à Don Tacho que s'il ne veut pas m'envoyer...
C.- S'il ne veut pas?
S.- ...m'envoyer... (inaudible)
C.- OK! Parfait!
S.- OK! A bientôt.
C.- A bientôt, vieux frère!

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 160 F - Etranger 185 F (voie normale)
(par avion: tarif sur demande)
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441